

Le rire et la censure

Rire à la ville, rire dans les tranchées

DOMINIQUE - Sans le témoignage des soldats eux-mêmes, il est presque impossible de restituer ce mélange de douleurs exténuées, de sensations prégnantes, de réminiscences traumatiques et de solidarités quasi animales, qui laissent pourtant chacun aux prises avec sa solitude.

PHILIPPE - Côté ville, voici ce que devient un gourbi dans une chanson de café-concert ⁽¹⁾ :

JANOU *Comme habitations, on a des cottages
Très avantageux, jugez-en plutôt :*

DENIS *On n' paie pas d'impôt, on n' paie pas d'fermage,
Et l'on a tout l'temps le derrière' dans l'eau ;*

JANOU *En fait d'mobilier, un lit de fougères,
Tous ensemble on couch' sans aucun' fertié ;*

PHILIPPE *Alors bien tassés dans sa taupinière,
On sent ce que c'est qu'la fraternité...*

DOMINIQUE *- Et l'on sent surtout c'que, c'est qu'des poilus,
Qu'ont pas pu s' laver d'puis trois mois et plus !*

ANNIC - Je ne suis pas sûr que les soldats en permission appréciaient ce genre d'humour...

DENIS - Le genre est connu : c'est un air de comique troupier.

ANNIC - Tout de même, quand on revient de l'enfer, ça ne supporte pas la comparaison...

PHILIPPE - C'était pas ça, l'humour des tranchées, c'était plus froid, plus proche de l'absurde...

DENIS - Et ça ne rechignait ni au calembour, ni au double sens : « Pas plus de 40 obus dans la journée, c'est un petit paradis ! On finirait bien la guerre ici ! »

ANNIC - Faut pas chercher plus loin.

JANOU - « A quoi bon vous creuser la tête ? Un obus le fera bien pour vous ! »

DENIS - « On ne saura jamais combien l'eau bue a pu faire de victimes. »

PHILIPPE - « Oui avant de la boire, il vaut mieux la javelliser. »

JANOU - « Et puis la faire bouillir : deux précautions valent mieux qu'une. »

ANNIC - « Et puis boire du pinard : c'est encore plus sûr ! »

ANNIC - *Le pinard, c'est de la vinasse,
Ça réchauffe là où ce qu' ça passe*

JANOU - *Vas-y bidasse, emplis mon quart*

TOUS - *Vive le pinard, vive le pinard !*

DENIS - *Sur les chemins de France et de Navarre*

PHILIPPE - *Le soldat chante en portant son bazar*

JANOU ET ANNIC - *Une chanson authentique et bizarre*

TOUS - *Dont le refrain est « vive le pinard »*

DOMINIQUE *seul, désemparé - Le pinard, c'est de la vinasse,
ça réchauffe là où ce qu' ça passe
Vas-y bidasse, emplis mon quart
Vive le pinard, vive le pinard !*

PHILIPPE *allant vers Dom - Un civil m'écrit que j'y envoie
quèqu' chose que j'aurais trouvé sur un Boche...*

DENIS - Envoie-z'y un toto !

ANNIC - Un toto ?

DENIS - Qu'y z'y envoie un pou !

JANOU ET ANNIC - *On tue les poux avec l'insecticide*

PHILIPPE - *On tue les puces avecque du coaltar*

+ DOMINIQUE - *On tue les rats avecque des acides*

Tous - *Et le cafard... en buvant du pinard ! ⁽²⁾ Au refrain, tous.*

Censure et parodie

DOMINIQUE - Pour le moral des hommes, le rire est une arme de guerre. Il permet de parler de tout en multipliant les sous-entendus. Il permet surtout de prendre de la distance avec l'événement, pour contourner l'indicible et supporter l'insupportable.

JANOU - Un des ressorts de cet humour, ce sont les plaisanteries concernant ceux de l'arrière :

DENIS - Tiendront-ils ?

PHILIPPE - Qui ça ?

DENIS - Les civils ... (*rires*)

JANOU - D'ailleurs les civils n'ignorent pas grand' chose du monde apocalyptique des tranchées. Depuis la bataille de la Marne ils savent, comme tout le monde, que la discipline militaire est implacable, et qu'on y fusille sans états d'âme ceux qui se replient au lieu de se faire trouer la peau, même inutilement.

ANNIC - Ils savent que dans ses lettres, leur père ou leur frère ne leur dit pas tout, moitié par crainte de la censure, moitié pour ne pas donner trop de prise à l'angoisse. Chacun a besoin de l'autre pour tenir bon, il faut se ménager.

DOMINIQUE - Mais la censure veille : pas une chanson qui ne passe par son visa, aucune critique de la conduite de la guerre, aucun désir de paix sans victoire ne sont tolérés .

JANOU - Dans ce climat général de censure et d'autocensure, un moyen habile de dénoncer la guerre tout en contournant l'interdit c'est la parodie.

DOMINIQUE - Ça, c'est la recette de Vincent Hyspa, un maître de la parodie. Il a commencé sa carrière au Chat Noir, avec Eric Satie.

JANOU - Vous prenez un air particulièrement langoureux...

DENIS - Un air de Fragson ⁽³⁾, par exemple ? Un crooner de l'époque.

ANNIC - Vous transformez la tranchée en villégiature paradisiaque...

JANOU - Et vous y placez un dandy qui prend la vie tout entière avec humour et légèreté.

DOMINIQUE - Le décalage est imparable

PHILIPPE - Tout le monde a compris que vous vous moquiez d'Anastasie.

DENIS - Anastasie, c'est madame la censure.

(1) *Souvenirs d'Argonne*, Jean Deyrmon (*Les chansons de la Grande Guerre*, p. 71, Berger-Levrault 1916). Sur un air de Christiné pour "*Sous Napoléon*".

(2) *Vive le pinard*, de Louis Bousquet, musique de Georges Piquet.

« - Pourvu qu'ils tiennent... - Qui ça ? - Les civils... » Cette boutade est plus qu'une plaisanterie : si le front cède, ce sera d'abord parce que le pays n'est plus en mesure de soutenir l'immense effort, matériel et moral, nécessaire pour le garder actif.

Or le dessin de Forain n'évoque rien de cela : deux poilus devisent tranquillement dans leur tranchée comme s'ils étaient au café du village. L'humour est dans cette permutation. Avec ce mot d'esprit, il s'agit d'entretenir la honte des civils : honte de se plaindre des souffrances pourtant réelles et des privations, honte de risquer si peu, d'être vivants.

Comme le signale Freud dans son étude de 1904, l'humour permet à l'agressivité de s'exprimer dans un monde civilisé. La plupart des dessins d'humour de cette époque sont des dessins satiriques qui prennent pour cible l'ennemi, bien sûr, mais aussi « l'embusqué ». Aux yeux du soldat de tranchée, il en faut bien peu pour être rangé dans cette catégorie. Autant dire qu'on ne rit qu'à demi.

Mais, nous le savons tous, le « pourvu qu'ils tiennent » comporte un troisième degré. Tenir : l'angoisse déplacée par ironie sur les civils est au fond celle des combattants pour eux-mêmes. Dans ces corps ébranlés, éreintés, menacés, l'émotion fait des ravages, elle doit être contenue. La censure qui nous vient du dehors, celle qu'on impose aux "civils", chacun se l'impose à soi-même. Non pour gagner en civilité, comme le suggère Freud. Simplement pour ne pas s'effondrer.

L'humour dans les tranchées révèle ainsi l'ambivalence de la censure. Elle nous est imposée durement, mais on en joue aussi contre soi-même. Lettres intimes contrôlées, propos et postures maîtrisées devant l'autorité, pulsions agressives ou sexuelles inhibées dans la promiscuité : l'humour et la sentimentalité déjouent cette censure, tout en la respectant. Car chacun s'en fait le complice : Au lieu de crier sa trouille, on défie la peur de la mort comme le veilleur de la chanson. Ou, comme le fait Albert Filoche pour ses camarades, au lieu de pleurer la dignité perdue, on chante le grouillement des poux.



Les Poux

Si je gratte, si je gratte tout le temps
C'est pour la patrie, ah, c'est pour la France
Je gratte, je gratte, je gratte tout le temps
Je suis le gratteur épatant

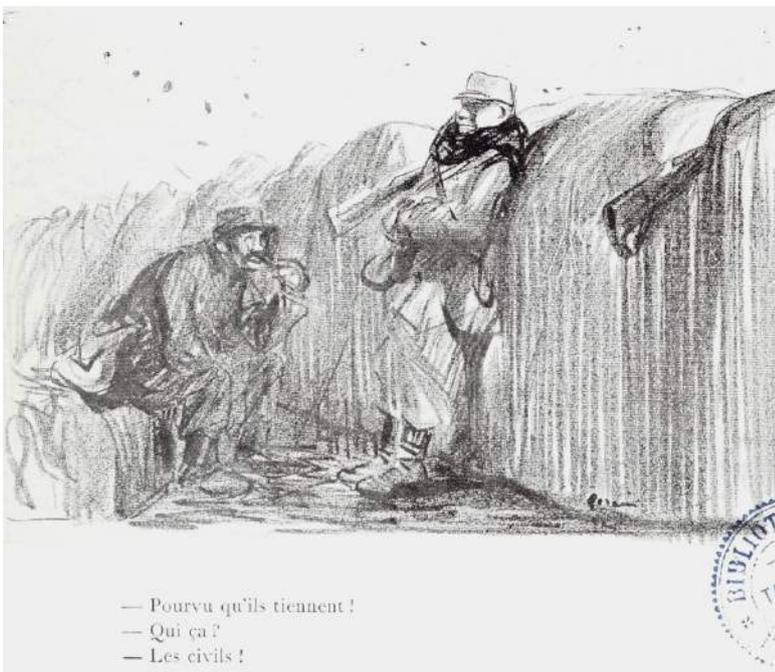
Le soir au clair de lune
Nu comme un ver luisant
Qui le poilu importune ?
Ce sont les poux charmants

Charron, Nourry, Langlais,
Et Filoche en passaient
A c't'ami Pierre Besnier
C'est l'cabot d'la chambrée

Un pou même s'envola
Sur le p'tit Puyपालत
Et dans le coup Pragoust
En fit un bon ragoût

Albert Ravé d'Oiseau
S'en met dans le boyau
Il est bon votre Fristi
Ça vaut l'macaroni

Albert Filoche - 29 avril 1915 (extrait)



Le veilleur

Je suis là, en sentinelle
D'autres dorment, moi je veille
La tranchée est mon séjour
Mon périscope à la main
Nuit et jour soir et matin
Et je veille, je veille toujours

Je n'ai pas peur de la mort
Et des blessur's moins encore
Je dis : c'est chacun son tour
Et quand je reçois un' balle
Aussitôt je la signale
Et je veille, je veille toujours.

Sur moi les obus éclatent
Mais j'en ris car y'a l'épate
Un si joyeux troubadour
Si une de mes mains écope
L'autre prend le périscope
Et je veille, je veille toujours

Et si j'ai l'œil droit crevé
Je crie aux boch's de bien viser
Sérieux et gai troubadour
Méprisant la mort qui fauche
Je regarde avec le gauche
Et je veille, je veille toujours

Je sers aux boch's de silhouette
Tout en pensant, ça c'est chouette
Ils vont te faire faire la roue
Et quand j'ai des trous partout
On ne me voit plus du tout
Et je veille, je veille toujours

Dans un moment de faiblesse
Si je meurs - e de vieillesse
Sans espoir et sans retour
Je veux voir sur mon tombeau
Mon périscope tout en-haut
Et je veillerai toujours

René Clozier, sur "Le Clairon" de Paul Déroulède.
gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1291730

La chanson de René Clozier est probablement l'une de celles que Filoche et ses camarades ont chantées à Noël 1917 (*Moissons rouges*, p. 222). Elle décrit le soldat aux prises avec la logique imperturbable de la guerre.

On retrouve là le ressort du comique que soulignait Henri Bergson dans ses articles de *La Revue de Paris* consacrés au rire : « les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à une simple mécanique. » Dans cette chanson, le veilleur se réduit à une mécanique obéissant au règlement sans souci pour sa propre vie. Devenu pantin de chamboule-tout, il fait la pirouette sous les balles de crin lancées le plus fort possible.

Traiter le vivant - le veilleur - comme une mécanique, et la mécanique - la mitrailleuse - comme un organe vivant, c'est le procédé comique de nombreuses blagues, de nombreuses chansons pendant cette guerre. Une manière de mettre l'émotion à distance, dirait Bergson. Une manière surtout d'appriivoiser, en la dénigrant, cette rigueur technique et réglementaire qui les prend au corps, eux pourtant bien vivants, rouages minuscules dans la folle machine de la grande guerre.

Forain - *L'Opinion* + *L'esprit satirique en France* (Berger-Levrault 1916) - gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65642608
Jehan Testevuide dans *Le Rire rouge*, 4 nov. 1916 - gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6244659q/f10
Sigmund Freud - *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* - Vienne, 1904
Henri Bergson - *Le Rire*, *Revue de Paris*, janv. 1900 - gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17453j/f526



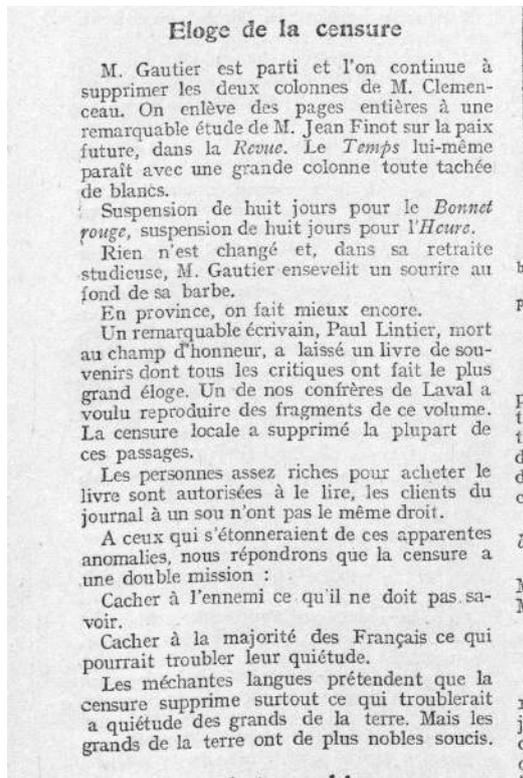
Tout au long du 19^e siècle, la censure fait parler d'elle en France, au point de prendre la forme d'un personnage familier : Madame Anastasie. "Celle qui se relève", dit le mot grec : on ne cesse de la repousser, mais elle revient toujours. Dans *La Guerre Sociale*, le dessinateur [Henri-Paul Gassier](#) la dote d'une immense paire de ciseaux. Pendant, la guerre, bien que devenue républicaine, Anastasie est plus que tâtillonne : le courrier des soldats est filtré avec zèle, les chansons sont soumises à autorisation préalable ⁽¹⁾ et les placards blancs correspondant au caviardage des planches d'imprimerie deviennent familiers des lecteurs. Dans les départements, les préfets prennent le relais de la Préfecture de police parisienne. Pour ne pas perdre trop de temps et d'argent, artistes et journalistes s'efforcent d'anticiper les coups de ciseaux et les interdictions. Gassier les représente [les mains liées](#), devant un fonctionnaire dont on doute qu'il soit un garant de la liberté d'expression.

(1) Regina Sweeney, *Singing our way to victory* (Wesleyan University Press 2001), ch. 3 : The censorship of singing.

Le régime de contrôle n'est cependant pas dictatorial. Sont censurées, d'abord, les informations sur les opérations de guerre, dans les lettres du front mais aussi dans les journaux, qui doivent s'en tenir aux communiqués officiels. On veille ensuite au moral de la population et de l'armée en refusant toute expression de défaitisme. Le couplet final patriotique qu'on trouvait déjà avant guerre dans bien des chansons devient une routine de cabaret. Les allusions et les sous-entendus sont pourchassés.

Sur le plan des idées, plus la diffusion est restreinte, plus on a de latitude pour s'exprimer. Mais chacun doit convenir que l'ennemi - et particulièrement l'Allemagne - a tous les torts, que cette guerre est avant tout une guerre du droit et qu'il n'y aura pas de paix sans victoire. Il est de bon ton de dénigrer la culture allemande, la "Kultur". Même dans le *Mercur de France*, pour sauver de la caricature le grand Kant, si respecté dans l'université française d'avant-guerre, Georges Palante doit manier la réserve et la concession.

Si la vie des idées reste grande, dans le même temps, on tient court la bride à l'opinion. *L'Homme Libre*, journal d'opposition de Clémenceau est tant de fois censuré qu'il devient *L'Homme Enchaîné*. En province, la maladresse des censeurs va jusqu'à frapper Paul Lintier, tué en mars 1916, auteur mayennais de *Ma Pièce*, un des premiers récits autobiographiques de la Grande Guerre, célébré jusque dans les colonnes de *L'Humanité*.



Ce qu'il faut dire...

TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENTS Paris et Département : 4 Fr. Six mois : 3 Fr. Trois mois : 1 Fr. 50 Etranger : Un an : 8 Fr.	Rédacteur Principal : SEBASTIEN FAURE REDACTION & ADMINISTRATION : PARIS - 73, Rue de Clignancourt, 73 - PARIS	ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LE JOURNAL A L'ADMINISTRATEUR
--	---	---

...sions que la censure... nous avons eu la bonne fortune - aimable Censure, nous ne vous apprendrons pas comment - de mettre la main sur un document dont *Ce qu'il faut dire* garantit l'authenticité. Ce document, nous ne serions pas autorisés à le publier *in extenso* ; mais nous en extrayons ces quelques passages que la Dame aux ciseaux nous permettra, espérons-le, de communiquer à nos correspondants. Cette publication sera utile à nos confrères et, en éloignant leur plume des sujets interdits, elle allégera le travail écrasant de Messieurs les Censeurs.

MANUEL DU PARFAIT CENSEUR

Ce qu'on peut dire : ... Ce qu'on ne peut pas dire :



PETIT PLAIDOYER

Mes amis s'étonnent, s'inquiètent, s'indignent peut-être : « La censure est obligée, maintenant, de te tenir à l'œil. A qui se fier désormais, grands dieux ? Tu essayais, malheureux, de livrer à l'ennemi nos secrets militaires ! Où avais-tu bien pu, petit sorniois, te les procurer ? » Rassurez-vous, chers amis. On ne livrera pas des secrets stratégiques ou tactiques - je ne parviens même pas à établir leur différence - que je n'y comprendrais rien et que, pour éviter la migraine, je me hâterais d'oublier ces mots vides.

Je n'aurais pourtant pas l'audace de discuter contre ces messieurs du Bureau de la Presse. C'est là, je crois, je ne suis pas certain, le nom officiel de ce que nous autres, bons gens, nous appelons bonnement la Censure. L'article qui m'a été supprimé dans le premier numéro de *Ce qu'il faut dire*, les lignes qui m'ont été blanchies dans le second étaient certainement choses dangereuses.

Un censeur ne se trompe pas. Pensez donc ! un personnage officiel et qui manie les ciseaux au nom de l'Etat...

Connu des ouvriers de Trélazé, l'anarchiste Sébastien Faure provoque sans détour la censure avec une feuille de quatre page : "Ce qu'il faut dire...". Bien entendu, ce qu'un anarchiste révolutionnaire estime devoir dire, ça ne passe pas la censure : quand il n'est pas interdit, son journal devient un festival de caviardage. Notez la fausse bonne volonté du rédacteur qui, pour distinguer ce qu'on peut dire et ne pas dire, propose un mode d'emploi, généralement censuré par "Anastasie" !

Les anarchistes de l'époque ne sont pas des pacifistes, ils sont divisés par l'entrée en guerre : derrière Kropotkin, seize d'entre eux publient un [manifeste](#) en faveur de la mobilisation contre l'Allemagne. Sébastien Faure est de ceux qui ne l'ont pas signé. Il est très difficile pour de tels militants de se réunir, de publier, de distribuer.

Pourtant Mauricius, un autre militant, publie fin 1917 un ouvrage sur [les Profiteurs de guerre](#), industriels de l'armement en tête. Malgré ce que l'auteur appelle "le régime censorial", on peut y lire ceci : " *Le régime capitaliste basé sur la concurrence porte la guerre en lui et (...) toutes modifications qui ne toucheront pas à la base même du capitalisme seront superficielles et vaines. La suppression de la guerre, est liée indissolublement au problème social.* " Vous reconnaissez le propos : c'est celui de la [chanson de Craonne](#).

Dans la tranchée

De ma tranchée-abri, je vous écris, ma chère,
Charmant pied-à-terre,
Ma tranchée est pareille à celles' qu'il y a
Dans la rue du Qua-
Tre-Septembre, à Paris ; seulement on n'y voit
Pas passer le tramway.
A vivre dans ces trous, comme de vieux termites,
On devient Trouglodytes.

Il pleut de gros obus, l'air est plein de caresses,
Il en pleut sans cesse ;
Il pleut des petits pois, ce légume est vraiment
Peu tendre à présent,
Il pleut du feu, du fer, des marmites de plomb,
C'est un sacré bouillon,
On ne peut pas sortir. Je n'ai pas, chère amie,
Le moindre parapluie.

A part ça, tout va bien. Comme sur des roulettes
Ça barde et ça pète.
Je ne vois plus rien à signaler sur le front
Qu'un petit bouton.
Ce soir nous nous coucherons sur nos positions
Deux jolis mamelons.
Je pense à vous... Adieu. Vite je vous embrasse
De profil et de face.

Dans la sombre tranchée où pour vous je soupire,
En pinçant ma lyre,
Les Zéphyrus amoureux, parfumés et légers,
Entrent sans frapper ;
Papillonnant ainsi que vous, mon cher amour,
Ils font trois petits tours,
Et puis s'en vont vers vous, emportant sur leurs ailes
Mes frêles ritournelles.

Vincent Hyspa - Sur un air de Harry Fragson pour *Lettre tendre*, de Teddy
Les chansons de la guerre, pages d'histoire - 1914-1916, Berger-Levrault

14 juillet 1918

Il est curieux de constater que l'armée de métier chante plutôt la bombance que le patriotisme. La Marseillaise, les chants patriotiques, comme je l'ai déjà dit, ne sont pas à l'ordre du jour. Les scies, les chansons drôles captivent l'attention poilu.

Et telle est cette chose bizarre, extravagante, que je ne puis m'expliquer, je le répète, lorsque la Marseillaise est mise en marche : immédiatement sifflements, lazzis, hurlements, signifient au chanteur qu'il faut la boucler.

Albert Filoche, *Moissons Rouges*, p. 300

Narbonnais à l'accent marqué, qu'on appelait de ce fait le bon Belge, Vincent Hyspa est un éminent représentant de l'école parisienne du café-concert. Il a fait ses classes au premier "Chat Noir", qui accueillait tout ce que la chanson et la poésie avaient de fantaisiste et d'irrévérencieux. La gloire d'Eric Satie a permis de retenir certains de ses textes ⁽¹⁾. Il partageait avec lui un goût prononcé pour la parodie et l'absurde, proche parfois de l'esprit Dada qui naquit de la révolte contre la Grande Guerre.

Début 1915, le front se stabilise et les armées s'enterrent sur des centaines de kilomètres. C'est proprement sidérant, sans exemple dans l'histoire. Sous la férule de la censure, la chanson doit familiariser le public avec cet enfer. On cherche des comparaisons : les tranchées évoquent les travaux du métro qui empoisonnent la vie des parisiens ; le gourbi précaire devenu lieu de vie, c'est une villégiature. Dans "Souvenirs d'Argonne", pour évoquer la tranchée, le gourbi, la promiscuité, le manque d'hygiène, Jean Deyrmon, choisit un air de comique troupier, et termine chaque couplet sur une blague à deux sous. Fraternité pour les Français, coup de pied au cul pour les Allemands : le genre est respecté, mais on ne joue plus. Rire gêné dans la salle...

Hyspa reprend les mêmes comparaisons, les mêmes thèmes, mais il accroît la distance avec l'indicible en s'installant dans la parodie d'une chanson d'amour éthérée : "*Sur la branche embaumée / Au printemps fraîche éclos, / On trouve la rose...*". Et pas question de donner sans détour dans l'absurde, comme il le fait dans "*L'éponge en porcelaine*" : c'est l'immense décalage entre la légèreté du ton et l'insoutenable réalité qui nous convainc de sa terrible absurdité.

Comme les autres, Hyspa commettra quelques chansons plus convenues : "*La perme*" ou "*Le 75*". Mais ce qu'on garde de lui, c'est la désinvolture des fantaisies qu'il oppose
à la folie ordinaire des vivants.

vv Nous sommes appelés à voir — et prochainement, si les nouvellistes disent vrai, une fois par hasard — la création de ce fameux chemin de fer métropolitain qu'on nous promet depuis plus de dix ans, sans que la promesse ait eu le moindre commencement de réalisation.

Le métropolitain nous promènera dans ses interminables tunnels, à je ne sais combien de pieds audessous des égouts. On voyage à la façon des taupes.

Le pointage auquel l'administration vient de se livrer et qui a suggéré tant de couplets aux revues de cette année a constaté que depuis cinq ans, le nombre des véhicules a décuplé dans les rues de Paris.
La proportion devant fatalement s'accroître, forcée serait de jeter par terre un côté de maisons dans chaque rue pour faire place à cet envahissement, si le métropolitain n'arrivait pas à la rescousse.

Résignons-nous donc à devenir des troglodytes de la locomotion. *Le Monde Illustré*, 14/01/1882

Tranchée pour la construction du métro. Les travaux se poursuivent pendant la guerre.

Le Monde Illustré, 21 janvier 1899 - gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6228420v/f6

(1) *Tendrement, Chez le docteur, l'Omnibus automobile...* Partitions sur imslp.org